

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

GOURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville. — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — POÉSIE : LES NOCES DE LA POUPEE (triolet), par M. Charles Monselet. — COURRIER DES THÉÂTRES : reprise de la *Petite Fadette, Ma collection, Porte close*. — LITTÉRATURE : MI-LA-SOL (suite), par Mme Caroline Gravière. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE (toilettes de bains de mer).

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Nous sommes à Bagnoles. — L'établissement thermal et les bois. — Les fêtes du monde. — Matinée musicale chez Mme de Villeneuve. — Les réceptions du maréchal de Mac-Mahon. — Les concerts des Champs-Élysées. — L'Allée du Pré-Catelan au Bois de Boulogne. — Le shah de Perse à Paris. — Les deux Persans chez M. Alexandre Dumas père. — Un prince persan chez Mme Roger de Beauvoir. — La fête de bienfaisance de Mme la comtesse de Noé. — Le dessin de Gustave Doré. — Un sonnet de circonstance. — Soirée musicale chez Mme la baronne de Maistre. — L'opéra de M. Duprat. — Mlle Valentine de Guित्रy.

Lorsque la *Gazette Rose* paraîtra, nous serons en wagon pour Bagnoles-de-l'Orne. La route est courte et agréable ; il y a même des étapes qui font diversion et qui la rendent moins monotone. A neuf heures du matin, on prend à la gare Mont-Parnasse la ligne de Vire à Granville et à Jersey. A deux heures on arrive à Briouze, où l'on change de ligne pour prendre le petit chemin de fer de La Ferté-Macé, qui file à travers la forêt en desservant deux ou trois villages, et l'on arrive à la station de La Ferté-Macé, où les omnibus de l'établissement thermal, conduits par de vrais postillons enrubannés, conduisent les voyageurs, en vingt minutes seulement, sur la terrasse de Bagnoles-de-l'Orne.

Ces vingt minutes en plein bois, en quittant le chemin de fer, sont tellement agréables, qu'on les solliciterait plutôt que de s'en plaindre. On respire tout d'un coup des senteurs balsamiques et résineuses, qui dilatent les poumons, et on éprouve une fraîcheur délicieuse qui rafraîchit le sang et le repose. Ce n'est plus l'atmosphère lourde et brûlante de Paris, l'air est pur et léger ; on se sent heureux de vivre.

Pour quiconque ne connaît pas Bagnoles, l'entrée triomphale de l'omnibus par l'allée du Dante a quelque chose de saisissant. Cette vaste allée ombreuse, plantée d'arbres centenaires, est enclavée d'un côté par le torrent de la Vée, qui serpente à travers la vallée de Bagnoles et va se perdre dans la Mayenne, et de l'autre par des rochers gigantesques s'élevant en gradins de genêts d'or, de bruyères roses et de verdure, et se terminant en aiguilles à pic. On se croirait plutôt en Suisse qu'en Normandie. C'est pourquoi Bagnoles-de-l'Orne a mérité le titre flatteur et poétique de Suisse normande. C'est une vraie petite Suisse, moins les glaciers, entrevue par le petit bout de la lorgnette ; car cette étrange vallée de Bagnoles est enserrée par des rochers des plus accidentés.

L'établissement thermal est bâti sur les deux bords du torrent, qu'on franchit par trois ponts. Quand Bagnoles sera transformé et que ces trois ponts disparaîtront, nous les regretterons, car ils

donnent à la terrasse un cachet typique et primitif. A gauche de cette terrasse on aperçoit le parc de Bagnoles, surélevé en amphithéâtre comme les jardins de Sémiramis, tout planté de magnifiques sapins et d'arbres d'essences diverses, qui en font un bois des plus hygiéniques et des plus délicieux, ayant des aperçus d'horizon de plus de quarante lieues. La bruyère sauvage s'y égrenne en perles roses sur le bord des sentiers, disposés en pente douce.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que la plupart des baigneurs qui arrivent à Bagnoles sont épuisés par des maladies d'estomac et d'entrailles et par des douleurs rhumatismales, et qu'après quelques jours de traitement et de séjour dans cette vallée miraculeuse, ils font l'ascension des sapinières, pour s'étendre sur la mousse et respirer à pleins poumons les senteurs aromatisés des bourgeons de sapin naissants. Notre prédilection pour Bagnoles-de-l'Orne s'explique donc tout naturellement par le pittoresque de ses paysages, sa situation hygiénique des plus vivifiantes, et ses eaux thermales, des plus efficaces et des plus toniques.

D'après l'opinion compétente du savant docteur Constantin James, Bagnoles-de-l'Orne remplace Ems et Wiesbaden pour les tempéraments nerveux, délicats et affaiblis.

Ses eaux sont encore miraculeuses à cause de l'iode, de la barréine et de l'arsenic qu'elles contiennent, pour les maladies de la peau.

Notre premier courrier du 15 juillet sera donc daté de Bagnoles-de-l'Orne.

Nous faisons aujourd'hui nos adieux à Paris, qui a été très gai et très animé jusqu'à la dernière heure. Paris a confiance; Paris respire et renaît. La France, après tant de désastres et de malheurs, semble tout heureuse d'être représentée dignement et honorablement. Bien qu'on veuille en dire et en prétendre, la France n'est ni bourgeoise ni républicaine. Elle aime le luxe, le faste et la représentation; elle honore la bravoure et le courage. Elle est fière de ses rois et des époques glorieuses qui l'ont faite la première nation du monde. Elle espère reprendre un jour toute sa prépondérance européenne; Dieu la guidera et l'aidera. Ce Paris inquiet et désespéré est donc redevenu le Paris des heureux jours. On se dit adieu sans aucune crainte, avec l'espérance d'un revoir plus aimable encore. Les salons qui n'avaient pas ouvert leurs portes, redoutant cette politique à bascule qui, tantôt penchait à droite pour incliner plus fortement ensuite vers la gauche, ont donné des fêtes, des comédies, des bals et des concerts, et ont tenu à prouver toute leur satisfaction personnelle.

Une très brillante soirée a eu lieu chez la comtesse de Jaucourt, vendredi dernier. La comtesse est Anglaise. Son mari, ancien chef de cabinet du duc de Persigny, ancien député, porte un des plus grands noms de la noblesse française protestante, et est attaché à de nombreuses fondations philanthropiques et humanitaires.

La maison et les équipages du comte et de la comtesse de Jaucourt sont tenus d'après la mode anglaise et la correction la plus parfaite.

Mentionnons aussi une très aristocratique matinée musicalé chez la belle comtesse de Ville-neuve, fille de l'ancien ministre du Brésil à Paris. Citons parmi les assistants: Leurs Altesses Royales le comte de Paris, le duc de Nemours et le comte d'Eu, le prince Czartoryski, le prince Orloff, la comtesse d'Arnim, qui partait le même soir pour ses terres; la baronne Ijatuba, le prince de Broglie, le vicomte d'Haussonville, etc., etc. Mmes Belloc et Belval ont fait tous les honneurs du concert, qui a été très beau et très applaudi.

Il y avait, le même soir, grande réunion chez la comtesse de Béhague, dans son hôtel de l'avenue Bosquet, une soirée d'adieu général.

N'oublions pas le bal de Mme la duchesse de Doudeauville, qui a été l'un des bals printaniers les plus charmants et les plus fêtés. On a dansé dans les salons du premier étage de l'hôtel, tout remplis de fleurs et de feuillage. On a tiré également un très beau feu d'artifice dans le jardin, une merveille de Ruggieri.

Il y a eu également une très aristocratique assemblée, chez la comtesse de Charpin-Feageolles, à l'occasion du mariage de sa fille, née d'une première union avec le vicomte de Clermont-Tonnerre, Mlle Isabelle de Clermont-Tonnerre, qui vient d'épouser le comte d'Ursel.

Par sa mère, la jeune et jolie mariée est petite-fille du comte Alexis de Saint-Priest.

Après la bénédiction nuptiale, les jeunes époux sont partis pour le château de Fougerolles.

M. le duc de Broglie a également ouvert ses salons à l'hôtel des affaires étrangères. La réunion a été des plus nombreuses. Tous les ambassadeurs et les ministres étrangers s'y trouvaient, ainsi qu'une foule de jolies femmes, qui donnaient à cette assemblée un grand cachet d'élégance et de distinction.

Les réceptions du maréchal Mac-Mahon, à Versailles, hôtel de la présidence, sont aussi très suivies. Tous les noms les plus aristocratiques de France, toute la diplomatie européenne et étrangère, les ministres, les députés conservateurs, tiennent à honneur de s'y montrer. M. le maréchal Mac-Mahon est très aimé et très estimé, et sa femme, Mme la duchesse de Magenta, est une

vraie grande dame, simple, bonne et indulgente, comme la vertu même.

Toute cette dernière quinzaine de juin, par les soirées tropicales que nous venons de traverser, le concert des Champs-Élysées, sous la direction de M. Charles de Besselièvre, a réuni tous les soirs, et principalement les mardis et les vendredis, un public d'élite venu tout exprès pour applaudir les chefs-d'œuvre classiques et modernes, et des solistes d'un talent hors ligne, tels que: MM. de la Rancheraye, Lalliet, Penavaire, Elie, Corlieu, Hemme, Jaussens, François, Hugon, Venon et Chollet. Tous les Parisiens incrustés forcément dans Paris vont être très heureux, pour respirer le soir, d'avoir cette oasis de verdure et d'harmonie.

La promenade au Bois a été également très suivie jusqu'à l'heure du départ. Le bois de Boulogne a beaucoup souffert pendant le siège et la Commune. Il n'est plus aujourd'hui ce qu'il était sous l'Empire. Les allées de verdure et d'ombrage sont rares, tant les arbres ont été mutilés. Il est pourtant de suprême grand genre, comme autrefois, de se montrer le matin au Bois, avant le déjeuner, entre neuf heures et onze heures. C'est le rendez-vous des plus élégantes amazones et des plus aristocratiques cavaliers.

On a choisi de préférence pour cette saison printanière qui vient de s'écouler, l'allée si verdoyante et si rêveuse qui conduit du lac au pré Catelan, et qui est égayée par de coquets ruisseaux qui gazouillent, des pelouses fleuries et des bouquets d'arbres groupés en petit bois.

C'est dans cette allée, dit le journal le *Sport*, qu'on est sûr de rencontrer toutes les individualités masculines et féminines du grand monde parisien.

On y trouve, tous les matins, M. Mackensie-Grièves, un sportsman accompli comme élégance et comme façon de monter et de diriger un cheval.

M. le duc d'Ayon est également l'un des assidus de cette attrayante promenade. Il se tient à cheval avec une grande aisance et une grande distinction.

Passent ensuite le comte et la comtesse de Pourtalès. La comtesse est fort gracieuse à cheval. Elle est vêtue d'un adorable habit amazone de drap bleu. On voit à la tournure du comte, à cheval, qu'il est sportman. Il a longtemps suivi les chasses et les réunions de Melton-Mowbray.

Puis c'est le prince de Sagan, qui rappelle parfaitement l'élégance légendaire et les belles façons du duc son père. La princesse de Sagan, en grand deuil, ne monte plus à cheval depuis quelque temps.

Passent encore le prince d'Hénin, accompagné de sa fille, blonde et gracieuse jeune personne.

Le comte de Brantes et la comtesse, aussi élégante à cheval qu'elle est aimable et distinguée dans un salon.

Le comte de Ganay et ses enfants.

Madame de Gony.

Le duc de Maillé et sa femme, suivis de quatre et bien souvent de cinq jolis enfants, également à cheval. On dirait, en voyant cette cavalcade enfantine, d'un épisode des routes aristocratiques qui mènent à Ascot.

Le comte de Clermont-Tonnerre et sa fille.

Le général Pugol et sa gracieuse fille, Mme Bocher.

M. Carayon-Latour, très élégant et très distingué.

Le comte de Châteaubriand.

Le prince d'Aremberg, sur sa jument alezan brûlé, cavalier de race, sur un cheval de race.

La comtesse de Bisaccia, très brillante amazone.

La duchesse de Biencourt, souvent accompagnée de M. Mackensie-Grièves.

La marquise de Castellane, femme du brillant orateur de l'Assemblée législative, montant hardiment à cheval, et très bien. Blonde et gracieuse.

Mme Standish, née des Cars, tournaure charmante, coup d'œil sûr; jolie à l'excès.

Le comte de Brézé et sa fille.

La duchesse de Fitz-James, qui est une cavalière accomplie, dans la plus grande acception du mot.

Le comte de Toustain et sa fille.

Lady Barbazon.

Le comte de Dampierre.

Le comte d'Evry, dont la réputation de cavalier est faite de longue date.

Le baron et la baronne Adolphe de Rothschild.

Mme Alphonse de Rothschild.

Et Mme la baronne Gustave de Rothschild, montant toutes trois très agréablement.

Que de grands noms et de jolies femmes échappent encore à la plume si fine et si spirituelle, de M. Eugène Chapus!

L'allée du pré Catelan va devenir de jour en jour plus déserte. Sans l'Assemblée législative qui retient les députés à Paris et à Versailles, Paris serait depuis longtemps en route. Il y a peut-être aussi un motif de curiosité qui retarde de quelques semaines les départs définitifs. On attend l'arrivée du shah de Perse à Paris. C'est le premier souverain persan qui se dérange de son royaume pour parcourir l'Europe. C'est donc tout un événement. Il doit y avoir de très belles fêtes à Ver-

sailles, et le maréchal de Mac-Mahon, président de la République, doit passer une revue en l'honneur de l'illustre visiteur.

Il circule des chroniques étranges sur les mœurs, les habitudes et le caractère du shah de Perse. Il fait voyager ses femmes aux bagages, nous dit-on, ni plus ni moins que des colis. Nous ne pouvons y croire, nous autres Européennes, qui avons tant de prépondérance dans les affaires et tant de liberté d'action. La loi salique nous empêche de régner, nous n'en avons que plus d'autorité et plus de puissance. Si on osait nous mettre aux bagages, quelle émeute et quelle révolution!... Nous voyageons en véritables souveraines. Rien n'est trop beau ni trop charmant pour nous. Les hommes sont nos esclaves, et nous sommes les tyrans de ces mêmes hommes qui ont fait des lois pour commander en maîtres.

Espérons que le séjour du shah de Perse à Paris, et surtout le contact des Parisiennes, lui donneront une toute autre idée de la femme, de ses aptitudes et de son intelligence. La religion chrétienne a fait de la femme un être pensant et agissant, et non pas une machine et un colis qu'on relègue aux bagages.

Le shah a déjà parcouru la Russie et a été reçu à la cour de Saint-Petersbourg. Il est en ce moment à Londres. On l'attend à Paris. Qu'aurait fait le fameux Persan, qu'on voyait invariablement à toutes les premières représentations, et qui avait sa stalle de balcon à l'Opéra et aux Italiens, lorsque son souverain et maître aurait fait son entrée triomphale à Paris? Serait-il allé à sa rencontre se prosterner jusqu'à terre, ou redoutant sa colère vengeresse, aurait-il prétexté un voyage en Belgique ou en Suisse, pour échapper à des récriminations et à une punition méritée. Plusieurs versions différentes ont couru à propos de cet émir persan, plus froid et plus impénétrable que la tombe. Il personnifiait la statue du silence. Il ne s'animait pas, il ne riait jamais, sa figure, froide et calme, ne reflétait aucune de ses sensations. C'était un type unique; une véritable énigme. Lors de son apparition à Paris, tous les salons à la mode se disputaient l'honneur de le recevoir; mais l'émir refusa toute invitation et ne se montra qu'au théâtre et au Bois, où il allait toujours tout seul.

Un soir, Alexandre Dumas père avait engagé beaucoup d'artistes et d'amis. C'était une véritable soirée. Gavarni eut la singulière idée de s'habiller comme le Persan. Il s'était admirablement grimaqué, et il s'était fait une physionomie à tromper les plus clairvoyants. Comme le Persan ne parlait jamais, Gavarni pouvait rester dans son rôle de mutisme complet. L'illusion était des plus

complètes. Mais voilà que plusieurs minutes plus tard, un autre Persan arrive. Le vrai Persan sans doute. Gavarni allait se troubler, quand il s'aperçoit que le nouveau Persan, qui venait d'entrer, était non moins troublé que lui. Ils se saluèrent gravement, tout en s'examinant des pieds à la tête, comme les deux ours du vaudeville de Scribe. Chacun des deux croyait avoir affaire au vrai Persan. Ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre.

La même pensée bizarre était venue à Gavarni et à un écrivain très gai alors, et qui aujourd'hui joue un rôle politique.

Après un long examen et une méfiance mutuelle, ils finirent par se reconnaître et éclatèrent de rire.

Tous les invités firent comme eux.

Alors, Alexandre Dumas père, pour égayer encore plus la situation, déclara qu'il avait officiellement invité le Persan, et qu'il l'attendait.

Ce fut à qui des deux Persans courut au plus vite vers la porte.

Nous avons encore sous la plume une autre histoire de Persan qui nous rappelle de tristes souvenirs. C'était chez Mme Roger de Beauvoir, une année avant sa mort. Elle était déjà atteinte du mal qui devait l'emporter.

Il y avait un grand bal, de très jolies femmes, beaucoup de diamants et de fleurs. Parmi les Céliènes qui jouaient de l'éventail et qui sollicitaient les compliments et les hommages, se trouvait une dame d'un certain âge, qui avait dû être très belle, qui l'était encore, et qui comptait bien cinquante ans. Elle avait encore toutes les aspirations et les prétentions de la jeune fille qui effeuille la pâquerette, qui cherche l'inconnu et qui demande un cœur. On se moquait d'elle, hélas!... on riait de ses soupirs, de ses œillades languoureuses de ses mines penchées.

Autant la vieillesse est respectable quand elle sait se faire respecter, autant elle est ridicule quand elle ne reste pas ce qu'elle doit être.

On organisa contre elle un complot, et, un beau soir, on vit arriver un jeune prince persan, suivi de deux négrillons portant des coussins orientaux, des fleurs, des bonbons et des éventails, qu'ils distribuèrent par ordre de leur maître, à toutes les jolies femmes qui assistaient à cette fête. Le plus beau bouquet fut déposé aux pieds de la dame en question, avec un sonnet oriental, qui se traduisait ainsi :

« Rose de beauté et d'amour, étoile plus brillante et plus radieuse que le soleil d'or, je dépose à tes pieds de sultane mon adoration respectueuse et mon harem de cent femmes, dont tu seras l'unique favorite. »

Songez si la Céliène de cinquante ans fut

flattée. Elle détacha de son bouquet la plus belle rose écarlate et la fit porter au jeune prince qui la porta à ses lèvres avec transport.

Cette comédie d'une adoration muette, dura environ six semaines. Le prince persan se tenait toujours à distance. Il préférait languir et mourir d'amour plutôt que de profaner son idole ; mais il devait lui envoyer des caisses remplies de perles fines, de diamants, de pierres précieuses, de cachemires indoustans et de tissus précieux.

Tous les jeudis, le jeune prince persan était d'une exactitude rigoureuse. Il se plaçait vis-à-vis de son idole et l'adorait sans lui adresser un mot.

Un certain jeudi, il ne parut pas. Était-il malade ? Chacun s'en inquiéta.

D'autres jeudis se succédèrent sans qu'on vit arriver le prince persan. La pauvre femme dont on s'était moqué en fut profondément atteinte. On lui fit les contes les plus drôlatiques sur la disparition du prince. Elle attendit vainement les caisses de pierreries et le retour de l'infidèle. C'était son dernier amour, sa dernière folie. Elle tomba malade ; elle en mourut de désespoir et de regret.

Pauvre femme !... Elle avait oublié ses enfants et ses petits-enfants pour aimer un jeune fou de vingt ans, qui a bien certainement oublié aujourd'hui cette comédie de la mort.

Il eût été mille fois plus humanitaire et plus chrétien de ramener cette pauvre égarée à d'autres sentiments et de lui dire : « Puisque vous avez encore en vous assez de sève et de jeunesse pour aimer, faites le bien et la charité. Dévouez votre vie aux pauvres, consolez les affligés. Allez vous-même distribuer des secours aux malades, et le soir en vous couchant, vous éprouverez une satisfaction bien douce et bien intime, qui vous récompensera de toutes vos fatigues. J'ai gagné ma journée, direz-vous. »

Mme la comtesse de Noé a pu en dire autant le jeudi 19 juin, car le résultat de sa loterie de bienfaisance a été des plus fructueux. Il est vrai que l'unique et gros lot était des plus tentants : un splendide dessin de Gustave Doré, représentant un épisode du Siège de Paris ; une sœur de charité sauvant de l'incendie un enfant malade.

C'est M. Sommé, le pharmacien de la rue Nollet, et le voisin de Cham, qui a gagné ce dessin si admiré et si envié. Il n'avait que cinq billets à un franc. C'est le numéro 244 qui est sorti le premier.

M. Sommé s'est trouvé tellement heureux de cette faveur providentielle qu'il en a témoigné toute sa reconnaissance à la loterie et aux pauvres.

Le concert organisé dans le jardin de la rue

Nollet, aux Batignolles, a parfaitement réussi. Le programme a tenu au-delà de ce qu'il avait promis.

M. Proublat, le riche ingénieur, qui a fait tant de bien pendant le siège, avait élevé à ses frais une estrade pour les artistes, et une immense tente pour abriter les spectateurs en cas de pluie. Le beau temps s'est maintenu toute la journée. Guignol était aussi de la fête. La comtesse de Noé n'avait pas oublié les petits enfants.

Le concert a débuté par une fantaisie sur le *Prophète*, exécutée par Mme Charlotte Dreyfus, sur l'orgue Alexandre. La célèbre organiste a été très applaudie.

Mlle Barbieri, du Théâtre-Italien, a gazouillé ensuite cette douce et poétique romance : *Oiseaux légers !...*

Puis Berthelie, le joyeux et l'inimitable Berthelie, a chanté, comme il sait chanter, *Une drôle de soirée*. Un fou rire a parcouru l'auditoire, et on eût crié : *bis, bis*, si l'on eût osé.

Mme Simon Richault, Mlle Damain et M. des Roseaux ont dit avec infiniment d'esprit et de verve la scène des « Bavards » de Boursault.

M. Humbert a récité deux poésies de Mme Hameau : *Les Deux années* et *Aimons !...*

Mme Richault a dit cette spirituelle poésie de Mme Anaïs Ségalas : les *Virtueuses des buissons*, et Mlle Damain, le *Chevalier Printemps*, d'Edouard Plouvier.

Le concert s'est terminé comme il avait commencé. Mme Charlotte Dreyfus a fait défiler sur l'orgue Alexandre le 101^e régiment de Jules Noriac.

N'oublions pas un sonnet de circonstances, composé en l'honneur de la maîtresse de la maison par M. Charles Boissière.

Le voici tel quel :

Je n'en dirai pas long, car ce n'est qu'un sonnet ;
Mais en quatorze vers on peut, je le suppose,
Quand on sait s'exprimer d'un style ferme et net,
Parler avec esprit et dire quelque chose !...

Ici tout nous séduit, tout nous charme et nous plaît ;
Près d'une femme aimable on découvre une rose ;
Pour le cœur et l'esprit je vois plus d'un sujet,
La fleur comme la reine est à l'instant éclose !...

J'aperçois la musique à côté de sa sœur !
Quand ces arts sont unis plus grande est leur douceur ;
J'aime à les voir ici célébrer la peinture.

Beaucoup mieux que mes vers, Cham leur ferait honneur.

En prenant son crayon qui sait avec honneur
Tout saisir et si bien retracer la nature !...

A propos de bonne et savante musique, nous avons été privilégiée cette dernière quinzaine de juin en entendant chez Mme la baronne de Mais-

tre plusieurs motifs tirés de ses deux opéras de *Ninive* et de *Cléopâtre* et chantés par Mlle Morio, la cantatrice du Théâtre-Italien.

Mlle Morio a dit avec beaucoup de poésie et de sentiment la *Berceuse de Ninive*. Elle a une voix chaude, harmonieuse, simple et puissante tout à la fois. Mais c'est dans le grand air de *Cléopâtre* qu'elle a déployé toute l'ampleur de son beau talent. Si les Italiens n'avaient pas fermé leurs portes, l'opéra de *Cléopâtre* eût été représenté et compterait bien certainement parmi les succès de notre époque. Mme la baronne de Maistre est une véritable musicienne dans toute l'acception du mot et un grand compositeur. Son opéra de *Ninive* avait été reçu et accepté à l'Opéra. Les rôles étaient même distribués. M. Perrin, à la dernière heure, a retiré sa parole. Il a redouté les frais d'une mise en scène coûteuse, à une époque où la politique commençait déjà à sombrer. Pourquoi M. Halanzier, rassuré par la présidence du maréchal Mac-Mahon, ne nous donnerait-il pas *Ninive* cet hiver ? Les opéras classiques, quelque beaux qu'ils soient, n'ont pas l'attrait de la nouveauté, et à Paris on aime surtout l'inconnu, quand il représente le talent.

Nous pouvons en dire autant de l'opéra de *Laure et Pétrarque*, que M. Duprat a fait représenter avec tant de succès à Marseille, et dont la réputation est aujourd'hui européenne. M. Duprat, qui était un très brillant officier de marine, a tout sacrifié pour la musique qui est sa vie et son culte. Marseille n'a pas hésité à monter cet opéra. Elle en a eu les primeurs. Mais Paris ne le connaît pas, et les chefs-d'œuvre lui reviennent de droit.

Nous avons entendu quelques fragments de *Laure et Pétrarque*. La musique est large, belle et grandiose. C'est de la vraie musique ; on frissonne au souffle de la mélodie. L'âme est captivée, le cœur est pris.

A cette même soirée musicale, chez Mme la comtesse de la Châtre, nous avons entendu de nouveau Mlle Valentine de Guitry, dont les doigts légers et charmants ont tant de brio et d'agilité sur le piano. On dirait d'autant de petits instruments précis et sûrs d'eux-mêmes. Quand le piano est interprété ainsi, il est bien supérieur à l'orgue, qui n'a que des notes plaintives, tandis que le piano, sous l'inspiration de Mlle Valentine de Guitry, exprime tous les sentiments et toutes les rêveries.

En entendant dans les bois de Bagnoles les trilles mélodieux du rossignol et de la fauvette, il me semblera reconnaître les notes cadencées et perlées de la jeune pianiste.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Les toilettes semblent entrer dans une phase nouvelle.

L'extravagance touche à sa fin. La simplicité élégante est à l'ordre du jour. La maison Gagelin l'a dit ! Or, les décrets de la maison Gagelin-Opigez font loi. Gagelin l'a dit, c'est le cri d'élégance sur toute la ligne. Mais qu'a-t-il dit, nous demanderat-on ?... Que tous les frous-frous allaient tomber ; que les jupes se porteraient unies, ou très sobrement garnies, et que les femmes n'en seraient pas plus laides pour cela. Au contraire, les jolies tailles y gagneront, car elles pourront se produire dans tout leur modelé. Peu de femmes savent s'habiller. La plupart exagèrent toujours la mode au lieu de se l'assimiler et d'en tirer un parti avantageux. La femme bien faite ne doit pas hésiter. Il faut qu'elle reste bien faite et que sa taille soit toujours dessinée et cambrée. Il est une élégante, parmi les élégantes, qui est toujours le point de mire de curiosité des autres femmes c'est Mme Musard. Chacune de ses toilettes est une étude. Mais quelle parfaite simplicité et quel goût ! Ce qu'elle recherche, c'est le simple dans son miroir et elle ne se regarde jamais dans celui des autres. C'est ce qui établit sa supériorité d'élégance et qui ne la rend jamais ridicule. Voyez-la au Bois, à l'Opéra, elle a toujours du nouveau, mais du nouveau qui est simple et joli. Qui la coiffe ?... Qui l'habille ?... Elle-même. Elle s'adresse aux premiers faiseurs, mais elle leur dit de prime abord : Je ne veux pas de vos extravagances, ni de vos patapoufs. J'aime la simplicité. Moins une robe est ornée, plus elle me plaît. Moins une coiffure est volumineuse, plus elle sied à mon visage. Tel est le programme de Mme Musard. Il est invariable.

Nous sommes en tous points de son avis et de ses toilettes.

La femme véritablement élégante ne se métamorphose pas en paquet.

La maison Gagelin-Opigez a le secret de cette parfaite simplicité, qui fait la distinction et le genre. Jamais ses toilettes ne sont exagérées. Elles sont honnêtes, fantaisistes et grandes dames tout à la fois. Le cachet introuvable aujourd'hui où le genre indépendant domine. Les modes sont donc ce qu'on les fait.

Citons de la maison Gagelin-Opigez quelques jolies toilettes qui partent aux eaux et à la campagne.

**

C'est une tunique en batiste écru, avec entre-

deux de fil blanc à jour, tissés dans la batiste. De chaque côté de ces entredeux sont disposées des dentelles écruës. Cette tunique se ferme devant avec des boutons ligueurs en argent oxydé, au milieu d'un volant d'entredeux et de dentelle. Les deux côtés se rejoignent derrière et tombent en longues écharpes ornementées de nœuds de faille bleu pâle.

On peut mettre cette tunique sur toute espèce de jupon, mais elle a beaucoup plus de style sur une jupe de faille noire très simplement garnie.

**

Une toilette de château en faille abricot et rose très pâle.

Le devant de la jupe est bouillonné de collettes Gabrielle, nuance abricot, doublées de rose pâle. La jupe, derrière, fait traîne carrée toute unie, et ne se trouve garnie sur les côtés que par de longues quilles abricot liserées rose. Le dos du corsage est coupé par cinq coutures et se termine par une pointe arrondie d'où flotte une écharpe rose tombant jusqu'au bas de la jupe. La manche est collante, avec épaulette bouillonnée sur le corsage.

**

Une toilette d'eau thermale, pour Mlle de R... Jupon en taffetas glacé gris et noir tout uni, avec longue tunique. Puis une autre jupe en drap gris, garnie de galons de métal acier. Une ceinture St-Mégrin, en vieil argent oxydé, représentant des chevaliers armés de pied en cap, ciselés en relief, sur des médaillons oblongs, maintient cette tunique à la taille. On y suspend l'encas, la lorgnette, l'éventail, l'escarcelle, selon qu'on le désire. Cette tunique est relevée très simplement par une agrafe du même style.

Pour compléter cette toilette, collet Henri III, en drap gris, jeté sur l'épaule, avec agrafe Saint-Mégrin, bordé de galons de métal.

**

Une toilette de plage en cachemire Chuddas, bleu de l'Inde, garnie de guipures de Venise, sur une jupe de faille amande claire, décorée *très simplement*. Les manches indiennes sont ornées de guipure.

**

Une autre tunique *Persane*, en cachemire des Indes, rose thé, est enrichie de broderies persanes entièrement typiques. Tout le style de cette tunique a un grand cachet d'originalité. Elle est destinée à une femme très élégante, qui lui imprimera son cachet de distinction personnelle.

**

Une toilette de casimir, en taffetas glacé bleu ciel, garni de volants plissés très fins, en batiste blanche et en batiste café au lait. La tunique en batiste blanche est garnie de plissés café s'ouvrant devant jusqu'à la taille, et entourée d'une grosse fraise en taffetas bleu doublé de café au lait. Manches très larges, avec volants plissés, batiste blanche et café au lait, et nœud bleu ciel.

—

Rien n'est plus simple, comme vous voyez, que toutes ces différentes toilettes, mais quelle distinction suprême !..

**

Ce qui prouve authentiquement qu'on revient à des idées plus simples en matière de toilette, c'est le triomphe de la percale. Toutes les demi-toilettes pour les eaux et la campagne sont en percale rayée satiné, ou en percale à pois, à pavés ou à amandes, sur fond bleu indigo, marron clair ou foncé. Ce sont les foulards de l'année dernière transformés en percale d'Alsace. C'est de l'économie fantaisiste et élégante, car on peut décorer les costumes en percale d'Alsace de bandes de broderie des Vosges, ou de bandes de broderie anglaise. On reproduit les costumes en toile d'Alsace avec un jupon à trois volants et une tunique à demi ouverte, fermée avec des boutons de nacre blanche, et garnie d'un volant de nansouk brodé, ou bien avec deux volants, une tunique paysane se relevant derrière, et un corsage à petites basques arrondies encadrées de broderie.

Les costumes rayés se font avec un grand volant plissé et une très longue tunique bordée d'un volant de nansouk brodé. La guipure fait moins nouveauté que la broderie. Les tuniques en toile écruë, garnies de broderie écruë et blanche, sont très fraîches et très commodes, pendant la saison d'été, avec des Jupons de faille noire, des Jupons de faille marron et des Jupons en toile écruë unie, avec grand jupon plissé. On peut donc sans dépenser beaucoup d'argent, suivre la mode et avoir une élégance relative.

Les toilettes blanches sont également très en faveur. Citons une première jupe toute rayée d'entredeux de valenciennes avec valenciennes de chaque côté tuyautée en collerette. C'est très nouveau et très joli. La tunique, faisant tablier de valenciennes, avec nœuds papillons de chaque côté, en ruban bleu pâle, est indépendante de cette première jupe et s'attache derrière en deux pans jabots. Le corsage ouvert en châle, avec collerette de valenciennes, se termine en basques de dentelles. Les manches sultanes sont très larges et dégagent le bras.

Cette toilette est un fouillis de dentelle ; mais quel adorable fouillis !.... On peut reproduire cette toilette en malines ou en dentelle de Bruges.

Ce qui fait encore actualité et nouveauté, ce sont des tuniques en batiste jaune, avec rayures à jour, alternant avec des rayures de broderie de guirlandes de fleurs de teinte naturelle. Voyez-vous d'ici l'effet de ces guirlandes de fleurs. Si ce sont des guirlandes de roses toutes couleurs, avec roses pourpre ou cerise, le jupon de ces tuniques est en faille cerise ou en faille pourpre. Si ce sont des bluets, le jupon est en faille ou en crépon de Chine bluet. Si ce sont des violettes, le jupon est violet. Si ce sont des fluxias ou des grenades, le jupon est marron doré. Si ce sont des floraisons de rose du Bengale, jupon de taffetas rose glacé avec volants déchiquetés et volants de guipure Gaudillot.

Il y a tant et tant de fantaisies cette année que nous avons peine à les suivre et surtout à les décrire.

La broderie, la dentelle et les rubans constituent les principaux ornements. Les toilettes sont de plusieurs couleurs, à condition qu'elles soient toutes dans les mêmes teintes et qu'elles s'harmonisent ensemble. Les rubans à la mode ont par conséquent un envers de couleur, tels que faille grenat et satin bleu pâle, faille abricot et satin rose pâle, faille olive et satin vert réséda, faille amande et satin lilas pâle. C'est très joli, très doux et très élégant. La Glaneuse ne moissonne que ce qui est charmant. Les larges ceintures sont en faveur plus que jamais, ce qui n'empêche pas les ceintures moyen âge d'avoir un grand succès d'actualité. La ceinture Glaneuse brodée de fleurs des champs ou simplement brochée de ces mêmes fleurs, ce qui la met à la portée de toutes les bourses ; la ceinture Romaine aux nuances nationales de l'Italie ; la ceinture Orientale, la ceinture Persane, la ceinture Alsacienne et la ceinture Directoire, plaisent beaucoup par leur style différent.

C'est par une fantaisie imprévue et artistique que la Glaneuse se distingue cette saison d'été. Elle a d'adorables petits gilets en moire, faille et satin de nuance à la mode, garnis de ruchés de tulle, de malines, de valenciennes ou de guipure et fleuris d'un bouquet sur le côté. L'un est de genre *Faublas* ; l'autre *marié de village*. Celui-ci s'appelle Incroyable, celui-là Pompadour. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les tailles, ainsi que des plissés et des ruchés qui sont de hauteur différente.

La mode se traduit cette année par mille riens

charmants. Des fichus ouverts en châle, des jachots incroyables, des nœuds jardiniers, des nœuds cocardes.

Quoi vous apprendre encore, à propos de la Glaneuse sans nous répéter ? Rappelons les rubans de faille et satin, de deux couleurs, pour tour de cou et médaillon, les fichus napolitains en guipure de soie à jour, en toutes nuances, et les voiles coupés à la pièce ou moucheté de pois très légers, noirs ou blancs, sur tulle malines.

Ce qui est indispensable en voyage, c'est une boîte de mercerie organisée par la *Glaneuse*, dans deux prix différents : soit à 20 fr., soit à 30 fr. Nous avons donné le devis de ces deux boîtes qui sont très complètes et très bien entendues. On peut les demander à la *Glaneuse*, 7, rue de la Chaussée-d'Antin.

N'avions-nous pas raison de dire que les chapeaux allaient s'emparer du foulard ? Nous en avons eu la première l'initiative, au mois de mars, alors que les foulards printaniers étaient seulement à leurs débuts.

La plupart des chapeaux de campagne et de jardin sont ornés d'une écharpe de foulard faisant torsade et retombant en pans flottants et roulés. Les foulards à pois sont très recherchés pour les robes de percale d'Alsace à pois satinés ; c'est très simple et très coquet. L'élégance tient à un rien et à un caprice. D'autres chapeaux ronds ont adopté le foulard créole, avec large bordure de couleur. On chiffonne ce foulard à la créole ou à la bordelaise. Les deux pointes tombent de côté ; c'est très original. Mais il faut être jeune et jolie femme pour se permettre ces riens de la mode, qui sont beaucoup. Il arrive un âge où il faut capituler avec la fantaisie pour ne pas se mettre en évidence.

Les chapeaux Glaneuse, en paille d'Italie, en panama et en latania, inclinés sur les yeux et garnis autour de la calotte d'une guirlande de fleurs, sont très seyants et très poétiques parce qu'ils font demi-pénombre sur le visage.

On porte encore des chapeaux en batiste, en mousseline, avec plissés, fleurs et valenciennes. Des chapeaux de toile écrue ou bleus garnis de broderie et de fleurs des champs. Toute jeune femme, qui a du goût et de l'audace, peut aujourd'hui imposer la mode et se rendre charmante. La République existe dans les chiffons. On ose tout, même l'impossible et le ridicule.

Le foulard a donc conquis, cette saison d'été, une importance immense. Il a non-seulement les honneurs des toilettes de campagne, de villes d'eaux et de bains de mer, mais il fait ornement sur les chapeaux et sur les chaussures. La maison

Jouvenot fait de jolis nœuds cravates en foulard à pois sur les souliers de chevreau noir ou marron destinés aux costumes de percale d'Alsace à pois. La chaussure est le point important de la toilette. Elle dit ce qu'est la femme; elle la classe ou la décline. On peut être très simplement chaussée, mais il faut qu'on soit bien chaussée. La supériorité de la chaussure est dans la coupe et dans la forme. Ce n'est jamais une femme distinguée et honnête qui se perchera sur des bottines échasses, qui sautillera comme une grue et qui portera des talons ferrés d'or et d'argent, comme une jument de race. Les talons par trop surélevés donnent une tournure très disgracieuse et sont contraires à la santé et à l'hygiène. Les médecins les défendent absolument. Il en est donc des chaussures comme des coiffures, certaines femmes les exagèrent pour se faire remarquer. Trois ou quatre maisons, dans Paris, ont le monopole de la chaussure aussi bien en France qu'à l'étranger. Citons entr'autres la *maison Jouvenot*, 165, rue St-Honoré, vis-à-vis la place du Théâtre-Français, que nos lectrices connaissent déjà, car nous la consultons à chaque renouvellement de saison pour savoir les chaussures à la mode.

Nous avons vu dans ses vitrines, pas plus tard qu'hier, tout un trousseau de chaussures destiné à l'élégante *comtesse de Voula*; entr'autres six paires de bottines de soie assorties aux robes, nuance réséda, lilas pâle, amande claire, bleu pâle, feuille de rose et marron doré. Sur le dessus de la guêtre de chaque bottine il y avait un nœud cravate, sans pans, en étoffe assortie. Citons encore toute une collection de pantoufles en chevreau blanc, avec nœuds de couleur assortis aux robes de chambre de la comtesse.

Voilà de la véritable élégance de grande dame.

Toutes les chaussures se font donc en rapport avec les toilettes et les costumes.

Toutefois la bottine et le soulier de chevreau doré, ainsi que la bottine et le soulier chamois, de nuance grise ou naturelle, se portent avec toute espèce de toilette.

Il ne faut pas croire que la bottine en peau de chamois grossit le pied. Bien au contraire: elle le cambre, elle l'assouplit, elle l'amincit. Cette bottine, en peau de chamois, est d'une distinction suprême; elle est tout à fait grande dame.

Nous avons vu également des bottines en percale d'Alsace à pois blancs sur fond indigo et marron, avec guêtre en chevreau doré. C'était très fantaisiste. D'autres bottines en toile écrue avaient des guêtres en chevreau doré ou en chevreau écu assorti à la toile.

Tout ce que nous pourrions dire ne pourra ja-

mais vous donner qu'une faible idée du goût et du talent de la *maison Jouvenot*.

Il faut en référer avec elle, soit en lui écrivant directement, soit en allant la voir. Il est si facile, même en habitant la province et l'étranger, de lui envoyer une vieille chaussure en lui indiquant toutes les défauts auxquelles il faut remédier.

Paris est aujourd'hui où on l'appelle. On veut des foulards, l'*Union des Indes* envoie tout de suite sa collection d'échantillons de foulards à pois, de foulards rayés, de foulards unis, de foulards de fantaisie et de crépons de l'Inde, quand on lui en fait la demande, 1, rue Auber, en face le nouvel Opéra. Chaque échantillon est coté par tant de mètres. On sait le prix qu'un costume coûte. Les costumes avec jupe à volant montant jusqu'à la ceinture, tunique paysanne relevée derrière et corsage à basques, exigent une certaine quantité d'étoffe, aussi bien en foulard qu'en taffetas et en faille.

Depuis l'émission du Schawlow de Chine en soie d'écorce d'arbre, l'Union des Indes a obtenu un succès des plus éclatants. Avec 18 mètres, qui ne coûtent que 75 fr., on obtient un délicieux costume en teinte écrue naturelle, garnie d'entredeux et de volants de guipure écrue. Quand on veut rendre ce costume plus riche et plus élégant, on borde les volants de liserés de faille rose, bleu, lilas, amande claire ou de vert d'eau et réséda.

Les costumes en percale d'Alsace sont prolétaires relativement aux costumes en foulard à pois. Le costume de foulard reste donc le cachet distinctif de la femme du monde.

Pour toilette habillée, rien n'est plus frais, plus joli et plus solide que le crépon de l'Inde, qui a remplacé avantageusement le crêpe de Chine en coûtant moitié moins cher et en ne se chiffonnant jamais. Le crépon de l'Inde a le grenu et le nacré du crêpe de Chine, tout en reproduisant un tissu croisé. On en fait de délicieuses toilettes de soirée et de Casino, garnies de volants de valenciennes, de malines, de guipure de Bruges ou d'application de Bruxelles.

Parlons de la lingerie de fantaisie, des ombrelles et des coiffures.

La lingerie suit la mode dans ses mille fantaisies et caprices.

Elle se traduit par des collerettes tuyautées, des fraises Gabrielle, des ruches, des plissés, des cols carrés, des plastrons et des gilets. Avec les corsages ouverts comme les gilets en cœur, les élégantes portent des chemisettes plastrons, ni plus ni moins que des chemises d'hommes. C'est le genre. Les belles dames ont des chemises de cou-

leurs rayées écrue, bleue, rose, lilas et noir. Il y a aussi des manches en jaconas, avec plissés éventails en rapport avec des cols plissés dont les coins sont rabattus et carrés.

La lingerie luxueuse décrit aussi des gilets de valenciennes avec jabot coquillé. Des cols ouverts en châle et avec revers, tous ruchés de tulle malines, avec volant d'application tout autour. On fait aussi, en tulle noir, dentelle noire et jais, de très jolis ornements sur les corsages de faille noire unie.

Pour les ombrelles, elles sont pour la plupart en rapport avec les toilettes, ou très longues avec canne, ou très courtes, faisant encas, suspendues à la ceinture de cuir par une agrafe et une chaînette d'argent et d'acier.

Quant aux coiffures, les femmes de goût et d'esprit se coiffent selon leur physionomie, avec des cheveux très hauts et très gonflés sur le dessus de la tête, ou avec des cheveux à demi flotants. La coiffure rajeunit ou vieillit, selon qu'elle est disposée. Il faut donc y prendre garde. Mais ce qui est indispensable pour compléter la coiffure, c'est le *peigne Espagnol* en écaille blonde ou brune, selon la nuance des cheveux, qu'on désigne encore sous le nom de *peigne Girafe*. Quand la coiffure est terminée, que les nœuds de ruban, les fleurs et les bijoux sont posés, on trouve tout naturellement qu'il y manque quelque chose pour soutenir les crépés; il faut un point d'appui, c'est-à-dire le peigne Espagnol, qui les retient comme un rempart. Le peigne Espagnol est donc tout à la fois un ornement et une utilité dans la coiffure. C'est sous ce double point de vue qu'il faut l'envisager et s'en servir. Il n'est pas trop haut, croyez-le bien, il n'est que ce qu'il doit être. Il maintient également les chapeaux à la mode. Sans le peigne Espagnol, les chapeaux tomberaient en arrière, au lieu de rester sur la tête. L'écaille est du reste très en faveur. On voit de très jolies fleurs d'écailles blonde, de larges pâquerettes, qu'on pique dans les cheveux; des boucles d'oreilles Créole en écaille blonde, des médaillons très larges en écaille blonde ou brune, avec couronne et chiffres en or. Et des petits peignes de côté, avec galerie de petites perles d'écaille.

La forme du peigne Espagnol est multiple. Il s'étale en feuille cotelée comme la feuille du bégonia, ou bien il est découpé à jour comme une vieille guipure de Venise. Tantôt il se déploie en lames d'écaille, comme un éventail, ou bien il est sculpté en relief avec des arabesques de broderie. La fabrication française des peignes d'écaille tient un véritable succès qui durera plusieurs années. On peut donc, sans aucune crainte, faire l'achat d'un peigne Espagnol. Où le trouve-t-on?..

Partout, à Paris, en province, à l'étranger, dans la *maison Violet* du *boulevard des Capucines*, où il se produit avec une grande variété de dessins différents. La maison Violet, en s'installant aussi luxueusement dans la rotonde du Grand-Hôtel, au coin de la rue Scribe, présentait que ce beau quartier du nouvel Opéra deviendrait le centre du luxe et de l'élégance.

Toutes les célébrités industrielles y arrivent.

Mmes de Vertus sœurs vont également quitter la rue de la Chaussée-d'Antin, pour transporter leur coquette petite ceinture Régente, 12, *rue Auber*.

Aucune autre maison de parfumerie ne peut rivaliser avec la maison Violet pour le grandiose de son installation et la qualité de ses produits. La fabrique modèle de la maison Violet, dans la plaine Saint-Denis, sert de type exclusif aux étrangers qui visitent Paris et qui cherchent à s'instruire et à connaître la supériorité en toutes choses. C'est dans cette *fabrique modèle* que se manipulent les pâtes, les crèmes et les cosmétiques en renom, tels que la *Crème de beauté à la glycérine*, de deux teintes pour le jour et la lumière, remplaçant à la fois le cold-cream et les fards. La crème Pompadour, dont la recette efface les rides et conserve au teint sa fraîcheur naturelle. Le savon royal de Thridace, médaillé à toutes les expositions, et le meilleur de tous les savons. La pommade fondante au baume de violettes d'Italier. L'Eau de beauté, pour les teints délicats. L'Eau de toilette à la glycérine parfumée, à la violette, à la verveine, et aux fleurs de mai, pour donner à la peau une grande souplesse et l'empêcher de se haler. L'Acidule de violettes, véritable bain de violettes. Les pastilles ambrosiaques, au mastic de Chio, pour rafraîchir et parfumer l'haleine. L'Ess bouquet français et anglais, pour le mouchoir. Le bouquet Jockey-Club, dédié à la fashion masculine. Les brises de France en l'honneur de l'Impératrice de Russie. Le bouquet Khédive, offert au vice-roi d'Egypte. Le bouquet Persan, en l'honneur du shah de Perse. Les gouttes de violettes d'Italie, pour les jolies femmes blondes. Et les Brises de mai, pour les belles dames qui aiment les bouquets composés.

Tous les articles exclusifs à la maison Violet, et contresignés de la Reine des Abeilles, se trouvent dans le grand salon, tout en ébène et or, avec tentures de velours pourpre.

A côté, dans le salon Pompadour, se déploient les éventails de Kess, l'artiste fantaisiste de la maison Violet. Les éventails de Kess ont une réputation méritée. Ils font genre et école. Il faut

les voir pour les admirer, et les apprécier à leur juste valeur.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

POÉSIE

Nous détachons du numéro de *Paris-Magazine*, qui a paru à la date du 5 mai, les vers suivants, sous forme de Triolets, signés Charles Monselet, sur les *Noces de la Poupée*. C'est tout simplement un petit chef-d'œuvre de poésie, de fraîcheur et de naïveté enfantine.

V. de R.

Les Noces de la Poupée.

TRIOLETS.

On l'a mariée, en ce jour,
La belle poupée à Clémence ;
Au son du fifre et du tambour,
On l'a mariée en ce jour.
Les demoiselles d'alentour
Ont dit : « Que la fête commence ! »
On l'a mariée, en ce jour,
La belle poupée à Clémence.

Elle épouse un joli pantin,
Que l'on prendrait pour un notaire.
Teint coloré, sourcil châtain ;
Elle épouse un joli pantin,
C'est le pantin de Valentin ;
Je le crois un peu poitrinaire.
Elle épouse un joli pantin,
Que l'on prendrait pour un notaire.

D'une maisonnette en bois peint,
Nous avons fait une mairie ;
Nous délogeâmes un lapin
D'une maisonnette en bois peint.
Monsieur le maire est en sapin,
L'adjoint sort d'une métairie.
D'une maisonnette en bois peint
Nous avons fait une mairie.

Une toilette, un blanc rideau,
D'une chapelle ont fait l'office.
De grand'maman c'est un cadeau ;
Une toilette, un blanc rideau.
Il ne nous manquait qu'un bedeau
Pour ressembler à Saint-Sulpice.
Une toilette, un blanc rideau,
D'une chapelle ont fait l'office.

Rien de plus beau que le repas :
Il se fit au jardin, sur l'herbe,
A l'ombre de deux catalpas ;
Rien de plus beau que le repas.
Les fourmis n'y manquèrent pas.
La porcelaine était superbe.
Rien de plus beau que le repas :
Il se fit au jardin, sur l'herbe.

On avait des musiciens,
Coiffés de chapeaux à sonnettes,

Jouant tout seuls des airs anciens.
On avait des musiciens.
Paul avait apporté les siens :
Deux timbaliers noirs à baguettes.
On avait des musiciens,
Coiffés de chapeaux à sonnettes.

Berthe avait prêté son jongleur,
Son jongleur prompt aux cabrioles,
Qui rit comme une rouge fleur ;
Berthe avait prêté son jongleur.
Elle l'avait, ce hâteleur,
Troqué contre des darioles.
Berthe avait prêté son jongleur,
Son jongleur prompt aux cabrioles.

On renferma les deux époux,
Après le bal, dans une armoire ;
Il en était temps, entre nous.
On renferma les deux époux.
Elle se plaignait des genoux,
Lui s'était cassé la mâchoire ;
On renferma les deux époux
Après le bal, dans une armoire.

Clémence alors sentit un pleur
Voiler sa tremblante prunelle :
« Ah ! dit-elle, quelle douleur !... »
Clémence alors sentit un pleur.
« Ma fille était tout mon bonheur :
« O séparation cruelle !... »
Clémence alors sentit un pleur
Voiler sa tremblante prunelle.

Ainsi fut clos cet heureux jour
Et célébré le mariage,
Au son du fifre et du tambour.
Ainsi fut clos cet heureux jour.
Les demoiselles d'alentour
Ont chanté le jeune ménage.
Ainsi fut clos cet heureux jour
Et célébré ce mariage.

Charles MONSELET.

COURRIER DES THÉÂTRES

Reprise de LA PETITE FADETTE, comédie-vaudeville
d'Anicet Bourgeois et Ch. Lafont

MA COLLECTION, comédie en un acte, par M. Narcisse
Fournier. — PORTE CLOSE, comédie en un acte, par
M. Emile Têtedoux.

La « Petite Fadette » fut jouée pour la première fois sur le théâtre des Variétés le 20 avril 1850, il y a vingt-trois ans. La pièce, admirablement jouée par Dussert, Ch. Pérey, Neuville, et principalement par Mlle Thuillier dans le rôle de Fadette, obtint un certain succès dû, en grande partie aux interprètes que nous venons de nommer. L'attrait de la nouveauté pouvait bien aussi compter pour quelque chose, et la vogue du roman de George Sand fit le succès de la comédie de MM. Anicet Bourgeois et Ch. Lafont.

Il n'en est malheureusement plus de même au-

jourd'hui, et la reprise de la « Petite Fadette » a été accueillie plus que froidement par le public parisien. Théophile Gautier, dans son compte rendu de la première représentation, disait ceci : « Le paysan n'est pas scénique. Toutes les forces de son esprit, toutes les tendresses de son cœur, il les reporte sur ce sol ingrat où tombent, par les pluies et par le soleil, les sueurs de ses bras amaigris. » Cette phrase résume en peu de mots les causes d'insuccès de la pièce. Ces hommes se chicanant, se jouant des tours, se vendant et s'achetant des moutons malades, toutes ces bonnes farces champêtres n'ont pas ému un seul instant. Pourquoi donc alors ce qui plaît dans un roman peut-il déplaire à la scène ? Ceci est un effet d'optique. A la scène, les situations, se succèdent, heurtées, pressées les uns contre les autres, et il faut un grand art pour faire défiler sous les yeux du spectateur les différentes scènes d'un ouvrage sans avoir les changements brusques et choquants de la lanterne magique. Dans un roman, au contraire, les personnages sont présentés l'un après l'autre, leurs caractères sont successivement tracés, ces différents portraits nous initient à la vie intime de chacun et nous préparent aux événements qui vont se succéder ; et puis nous ne voyons rien. C'est à nous de nous faire un idéal de chaque personnage. Si le roman est bien fait, les qualités mêmes du roman nuiront à la pièce qui arrivera difficilement à la même perfection.

Mlle Angèle Gaignard — vilain nom — arrive de Reims, ville célèbre par son pain d'épice et sa cathédrale. Elle est très remarquable et on parviendrait difficilement à trouver sa pareille. Ah ! pardon ! je me croyais encore devant la cathédrale. Mais revenons aux moutons de Beaucadet. Mlle Gaignard n'a pas su éviter le grand écueil du rôle de Fadette ; elle s'est laissée entraîner dans l'exagération de certains effets qui demandaient au contraire beaucoup de candeur et de simplicité. La voix, du reste, est encore un peu rude, et son émission demanderait à être travaillée. Landrol paraissait mal à son aise dans son rôle qui n'est pas à sa taille et au milieu d'une interprétation défectueuse dont nous préférons du reste ne pas parler davantage.

Quelques éloges maintenant : Mlle Juliette Prioleau a repris dans « Andréa » le rôle de la danseuse Stella que lui a cédé Mme Fromentin. Mlle Juliette possède deux qualités qui ne sont jamais déplacées au théâtre : la jeunesse et la beauté. Elle a joué son rôle de danseuse avec beaucoup de naturel ; on comprend facilement la passion du comte de Tœplitz.

Vendredi, l'affiche du Gymnase s'est enrichie

de deux petites pièces nouvelles en un acte, destinées à escorter la « Petite Fadette ». La première, due à la plume spirituelle de M. N. Fournier, a pour titre : « Ma collection ». Il s'agit d'un ancien greffier de justice de paix qui a la manie de tout collectionner. Tout entier à cette inoffensive passion, M. Breuillard n'aperçoit pas les menées d'un certain de Montgeron, qui ne vise à rien moins qu'à séduire sa femme, une jolie brune des plus piquantes. Heureusement que Mme Breuillard est un ange de vertu. Cette digne épouse utilise l'ardeur du bel Adonis en le lançant à la recherche d'une lettre compromettante écrite autrefois par l'une de ses amies, qui depuis a épousé un mari jaloux à l'excès. Finalement la lettre est retrouvée dans la collection de l'amateur d'autographes, et est rendue à son auteur, et pour récompense de son zèle M. de Montgeron est mis à la porte.

« Porte close » est un léger marivaudage fort gracieux. Un mari se voit congédié, la première nuit de ses noces, de la chambre conjugale par sa jeune femme, et quand il lui demande raison de ce procédé, madame répond carrément qu'elle n'aime pas monsieur son mari, attendu que depuis six ans elle est éprise d'un beau jeune homme qu'elle a aperçu dans un bal. L'époux ne se tient pas pour battu ; il cherche donc le moyen de conquérir le cœur de sa trop romanesque moitié. Pour cela, il prend le parti d'éveiller sa jalousie, en faisant la cour à la femme de chambre, et puis il exhibe le portrait du beau jeune homme qui est maintenant chauve et porte des lunettes. C'en est fait, madame est vaincue, et se rend sans merci à la discrétion de son vainqueur. Cette bluette est enlevée avec beaucoup d'entrain par les interprètes, surtout par la jolie Mlle Juliette et par M. Plet, un débutant.

(Revue et Gazette des Théâtres.)

LITTÉRATURE

MI-LA-SOL

(suite)

A la seconde attaque, ma mère parla du devoir, du respect filial, et pleura. Faire pleurer sa mère, quel qu'en soit le motif, met une espèce de tache sur la conscience d'un fils. Les mères devraient y prendre bien garde ! Un homme en ce cas est capable de préférer sa mère à sa conscience ; on se sent sous une espèce de malédiction et l'on sèche ces larmes à tout prix. Cette fois, j'allai encore bravement chez Marie, et c'est à dessein que je dis bravement, car désormais mes résolutions,

mes actes, ne furent plus que des bravades. Ayant, dès le premier mot, compris l'impossibilité de démontrer la justice de ma cause, je voulus tenir tête, « en faisant comme les autres. »

Après la seconde explosion maternelle, j'allai donc chez celle que j'avais résolu de nommer désormais ma maîtresse, mais je bâillai beaucoup, comme lorsque l'ennui creuse l'estomac. Ce symptôme n'échappa point à Marie et elle me proposa de sortir un peu. La pensée me vint de la conduire au spectacle. Elle accepta docilement. Cette soirée amena une crise décisive dont les moindres incidents sont restés présents à ma mémoire. La perte d'une femme est toujours une combinaison de hasards ; sa vertu et sa considération sont un équilibre qu'un atôme suffit à déranger. Nous étions allés au théâtre des Galeries, où l'on donnait la *Famille Benoiton*. La foule était grande ; plus moyen d'avoir ni baignoire, ni stalles ; il ne restait plus qu'une petite loge de première sur le côté. Cette place en vue effraya Marie ; elle recula instinctivement et voulut sortir. — Ma chère, lui dis-je, c'est le moment de montrer de la tête ; et j'entrai le premier dans la loge, tenant ma maîtresse par le poignet et le serrant assez pour y laisser l'empreinte de mes doigts. Je la fis asseoir en avant et la forçai d'ôter son chapeau ; elle avait les larmes aux yeux et les joues rouges.

Elle est jolie, et je suis très connu : au bout de cinq minutes, toutes les lorgnattes étaient sur nous : j'aperçus le profil renfrogné d'un vieil ami de la maison et les regards stupéfaits d'une amie de ma mère qui avait deux filles à marier, entre lesquelles elle était en ce moment assise, justement vis-à-vis de moi. Je saluai ces dames d'un air dégagé, mais on me tourna la tête avec horreur. Alors, un carreau de vitre sur l'œil, je me penchai à l'oreille de Marie, lui prodiguant les attentions les plus tendres et les plus familières ; j'admirais tout bas ma force de caractère. Cependant, cette fanfaronnade était aussi loin de la force morale qu'une révolte l'est d'une révolution. L'or pur se changeait en plomb vil, la poésie se faisait vice. Le moment me semblait venu de monirer à tout le monde et à ma mère que j'avais une maîtresse et n'étais plus un enfant que l'on mène à la lisière. La réaction me monta au cerveau, rapide, irrémédiable. On se grise facilement dans l'état de faiblesse physique, et la faiblesse morale a les mêmes instincts pour chercher l'oubli ; puis viennent les inspirations de la fièvre. Pendant toute cette soirée, je me sentis devenir la proie du mal et le développement ne tarda guère ;

Une fois Marie reconnue ma maîtresse, il fallait

lui donner l'éducation du siècle, lui apprendre le genre, en faire un modèle d'atelier capable de poser pour la Parisienne d'aujourd'hui, la démocratiser enfin ! J'allai passer avec elle un mois à Paris ; je lui achetai des costumes à la mode, et la menai voir comment les peintres posent leurs modèles. Elle m'obéissait docilement, mais avec une espèce de crainte et de honte, heureuse d'être avec moi, mais effrayée de Paris et rêvant tout haut de la campagne, en plein boulevard des Italiens. La surexcitation de mes sentiments l'inquiétait, et c'est par dévouement, pour ne pas porter à l'extrême l'espèce de folie dont je paraissais atteint, qu'elle me laissa faire de sa personne cette chose que l'on affiche et que chaque époque a flétrie d'un nom différent, depuis l'Aspasie jusqu'à la Cocotte.

Ainsi, la fleur cachée sous l'herbe fut arrachée à l'air pur natal ; son parfum se perdit dans l'air vicié des soupers où l'on mange le homard et le foie gras ; une tige artificielle l'exhaussa au milieu d'un entourage bizarre, de façon à ce que chacun, la voyant à notre retour de Paris, pût la montrer au doigt et s'écrier : Maurice Gillis a une maîtresse !

De retour à Bruxelles, je la fis souper avec mes amis et je la menai au boulevard, en panier ; elle conduisait elle-même l'attelage. Les longs rubans mauves de son chapeau flottaient au vent, et sa robe bouffante s'étalait de tous côtés. La foule, échelonnée sur les chaises le long du macadam, cherchait à reconnaître dans sa course rapide le visage voilé de tulle blanc de la nouvelle venue dans le demi-monde. Qui aurait pu soupçonner les angoisses et la confusion de la pauvre fille, qui tremblait d'être reconnue et déshonorée aux yeux de ses élèves ? Tandis qu'on enviait son luxe, elle aspirait au moment de remettre sa robe et son chapeau de paille ; car, dans cette représentation à laquelle je la condamnais, elle éprouvait ce que doivent éprouver les actrices condamnées au chant ou à la danse, un jour de deuil de famille.

La véritable Marie Sarrazin ne fut cependant pas découverte sous ce deuil brillant de son honneur. Il est vrai que, pendant les quelques mois que dura encore notre liaison, je n'exhibai que très rarement ma maîtresse en public. Il me suffisait qu'elle fût « posée » et mon indépendance vis-à-vis de ma famille établie. Plus tard seulement je compris que mon effronterie rendait tout projet de mariage entre Marie et moi à jamais impossible. La maîtresse était proclamée, la fiancée sacrifiée et le bonheur de tous les deux perdu. La société avait-elle sauvé quelque chose ?

Ce ne fut de ma part ni œuvre de choix, ni

œuvre de préméditation, ce fut la réponse de la plupart des jeunes gens à la défense d'aimer. En l'accusant de m'avoir corrompu, on m'avait poussé à la déshonorer.

Ma mère apprit mes bravades; elle ne ramassa pas le gant, changea de tactique et ne me parla plus de ma conduite. Elle m'accueillait avec bonté, me traitait avec douceur; mais l'expression de tristesse que je retrouvais en elle en toute occasion, sur sa physionomie, dans le son de sa voix, dans son air pensif, me fit plus d'impression que m'en avaient fait ses remontrances. La « nouvelle manière » de Marie ne la frappa nullement. Du jour où elle avait appris que j'avais jeté mon cœur aux orties, elle avait supposé toutes les horreurs du demi-monde, avec cette étrange bonne foi des honnêtes femmes qui s'interdisent de croire, en dehors de leur cercle, à aucune vertu.

C'est une mère charmante que la mienne. Le type de la mère, au dix-neuvième siècle s'est de beaucoup écarté de ce qu'il était au temps passé. Autrefois, la mère paraissait avoir l'âge, les habitudes, la caducité qu'ont tout au plus maintenant les aïeules. Le costume y est pour quelque chose; Balzac y a été pour beaucoup. Ma mère est une seconde édition, non préméditée, de la figure historique de Mme de Sévigné, la seule jeune maman de jadis. Elle n'a jamais fait un pas hors du devoir; j'irai même plus loin en disant qu'elle n'a jamais eu une idée à côté de la ligne droite. Elle a accompli quelques problèmes difficiles: rester jeune après la saison, et sans prétentions; conserver ses amis; en toute occasion, faire ce qui se doit, soit un effort, soit un acte de résignation, soit un sacrifice. Elle s'était mariée suivant le vœu de ses parents, et s'est trouvée veuve avant trente ans, sans même supposer que l'on puisse se remarier lorsqu'on a un enfant.

Le seul roman de sa vie, c'est moi: affection faite d'idéal et de devoir quotidien, habitude incessante de la pensée, unique but d'avenir et d'ambition! Sa seule vanité est d'être quelquefois prise pour ma sœur. Ce n'est pas une femme du monde dans l'acception frivole que l'on donne à ce mot; jamais elle n'a couru les bals, ni les spectacles; elle s'est privée des plaisirs mondains, pour soigner mon enfance; mais elle n'a jamais fermé son salon, et de là eut toujours l'œil sur la marche des événements et des idées. Ainsi, elle est restée de son siècle, et elle pense que le dévouement maternel peut s'habiller à la mode et n'est pas tenu, comme au bon vieux temps, de porter une coiffe et des lunettes.

Assez de son époque pour accepter les arts au nombre des professions sociales, assez intelli-

gente pour admettre qu'ils donnent le premier rang, elle me vit avec joie devenir peintre et eut le bon sens, le grand savoir du cœur, de s'unir à mes vœux, de s'associer à mes efforts et de comprendre ma destinée; car la lumière moderne laisse encore des coins pleins d'ombre. et il est de tradition dans beaucoup de familles de contrarier les vocations d'artistes. Sa jeunesse si tôt abdiquée, sa part personnelle oubliée, le désir de plaire enseveli, tout cela elle le retrouva en me voyant devenir célèbre.

Cette mère très jeune, car elle a quarante-quatre ans et j'en ai vingt-cinq, fut à la fois père et mère, sœur et amie, ferme et dévouée, clairvoyante et tendre. Elle connaît pourtant sa force et ses droits. Ma peinture ne l'a pas inquiétée; elle l'adopta généreusement. Moi, en scène, elle mit sa gloire à avoir un salon bien fréquenté et où elle reçut mes amis, ce qui fit la moitié de ma renommée. Elle a assez de cœur pour aimer celle qui sera appelée à continuer l'œuvre de mon bonheur, en devenant ma femme. Mais si l'on ose reprocher un tort aux femmes qui se sont dérobées aux faiblesses humaines, c'est de ne pas les admettre, et de faire consister la vertu dans la privation de l'amour. Une maîtresse à moi déroutait sa conscience et amenait la rougeur sur son front. C'était ce qui pouvait surgir de plus pénible entre ma mère et moi. Notre camaraderie filiale, notre intimité sans réserve, notre sympathie débordante en reçurent une atteinte mortelle et la contrainte muette qui s'établit entre nous devint une maladie chronique contre laquelle le silence peut être un palliatif, mais dont le remède n'existe pas.

Vivre à cœur ouvert est le plus grand charme de la vie de famille; tout le secret du bonheur est là; mais cela ne s'impose, ni ne se crée: c'est une espèce de génie propre à quelques caractères, une influence bienfaisante dont disposent particulièrement les femmes, et que leur souffle répand et communique. Il y a tel intérieur où l'ont sent une âme; un fluide magnétique y va de l'un à l'autre; la relation une fois établie, tout nous la transmet, l'œil, le son de voix, le rire, le silence, le geste. Dès lors, l'harmonie, la concorde, la sympathie, l'intimité, la confiance circulent dans l'air de ces maisons et l'on y respire je ne sais quel bien-être. Ainsi je vivais avec ma mère. Notre existence était comme un livre écrit à deux; même avant de tourner la page, l'un avait déjà l'intuition de l'idée de l'autre. J'ose affirmer que ma mère eut le pressentiment de toutes mes maladies, avant que j'en sentisse moi-même les symptômes. Au moral, la perception était plus prompte peut-être et tenait de la divination. De moi à elle, c'était un perpétuel courant de

bonheur, une facilité à la servir, à la contenter, à la convaincre, à la diriger ; mais d'elle à moi, cette solidarité, cet excès de prévoyance apportait, comme tous les amours immenses, sa part de douleur. Vivre à ce point l'un pour l'autre est à la fois bon, touchant, sublime et terrible. Toutes les affections de ce monde ont un nom ; mais il en est de composées qui échappent à l'appréciation. De ce nombre est le sentiment maternel, augmenté d'une intimité de sœur.

L'intervention, même occulte, d'une maîtresse, devait apporter le trouble et l'irritation dans notre intérieur ; l'expansion en faisait le charme et tout y devint concentré ; car au sujet de mes relations avec Marie, il n'y eut plus de confidences possibles. Qu'on ne s'y trompe pourtant pas, ma mère était incapable d'éprouver, en cette occasion, cette espèce de jalousie dont un fils unique est souvent l'objet ; elle était toute préparée à recevoir comme une fille celle qui serait digne de ce titre ; mais ici, elle était implacable ; il ne s'agissait pas à ses yeux d'une jeune fille honnête, modestement vêtue, humble de condition, mais d'âme fière, et qui gagnait honorablement sa vie ; non, cette médaille d'or pur avait son revers : Marie était « ma maîtresse ! » Et ce fut bien pis quand on vint la lui représenter comme une créature affublée d'un chignon jaune, que l'on avait vue dîner avec moi à Botsfort, s'y promener sur le lac, avec une toilette de journal de modes, danser aux petits bals, et qui avait, disait-on, posé dans mon atelier, pour une Parisienne sortant du bain, genre Stevens !

A partir de ce jour, la vie à cœur ouvert fut finie, la vie à cœur fermé commença ; je ne sais quoi de pesant, de contraint, d'irrité et de pénible remplaça le bien-être et la sérénité de nos jours. Le fil sympathique une fois rompu, on cause sans se regarder, on parle sans rien se dire, on se dépêche de manger, on se hâte de sortir et l'on arrive à se faire mutuellement peur.

J'étais bien décidé à ne pas subir le joug de l'obéissance et à ne pas quitter Marie ; mais je ne retrouvai plus auprès d'elle les impressions d'autrefois. Une sorte de colère remplaça le charme, et le péché une fois connu perdit tout prestige. Je n'aurais pu préciser lequel de nous trois excitait le plus mon mécontentement ; mais le fait est que mon humeur contrariante et mon air maussade ne tardèrent pas à inquiéter ma maîtresse et à l'agiter de tristes pressentiments. Je trouvais là autant de nuages que sur mon foyer officiel. Des deux côtés, j'avais déjà un pied hors de l'intimité, de la confiance. Ma mère ne me demandait plus de nouvelles et ne s'informait plus d'où je venais ;

mais son air triste et réfléchi disait assez qu'elle ne l'ignorait pas. Jamais de sarcasmes, ni d'épigrammes, et si, dans la conversation, il était question d'un cas analogue au mien, le silence tenait lieu d'éloquence et de reproches.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

MOSAIQUES ROSES

L'Exposition des Beaux-Arts va fermer définitivement ses portes. La *Gazette Rose* aurait désiré en donner un compte-rendu détaillé : l'espace lui a manqué. Un journal de chiffons se doit avant tout à la mode. Nous ne voulons pas pourtant que le Salon disparaisse sans parler d'un tableau de M. Salomé (de Lille), qui fait un certain bruit en peinture et qui est une des meilleures choses de l'Exposition : c'est le *Trappiste médecin*, représentant un moine préparant un breuvage qui doit sauver la vie à un paysan malade. Toute la famille, groupée autour de l'âtre, suit attentivement tous les mouvements du trappiste, que rien ne distrait de sa mission philanthropique. Toutes les différentes physionomies de ce tableau sont parfaitement rendues et exprimées. La couleur est belle, large et puissante : c'est de la vraie peinture, de la peinture qui reste et qui a sa place toute marquée dans les galeries des collectionneurs.

L'émigration parisienne pour Vienne commence dans le grand monde.

Le comte et la comtesse Lemarrois partent pour l'Autriche en passant par l'Italie.

Le comte et la comtesse Wladimir de Montesquiou viennent de s'installer dans leur villa de Versailles. Ils sont à la veille de marier leur fille Odette au marquis de Moustier, fils de l'ancien ministre des affaires étrangères de l'Empereur, et par sa mère, née de Mérode. Le marquis est parent de l'évêque et de la duchesse d'Aoste.

La comtesse Wladimir de Montesquiou est sœur de M. Sauvage de Brantes, gendre du comte de Cessac.

L'inauguration de la crèche de Montmartre-Clignancourt, dont Mme Sernin-Richault, femme de l'éditeur de musique du boulevard des Italiens,

a eu la bienfaisante initiative, aura lieu le 7 juillet, avec le concours de plusieurs artistes de talent. Nous rendrons compte de cette touchante cérémonie, et nous dirons les noms de tous les petits berceaux fondés à perpétuité.

**

Le joli petit théâtre de l'Athénée a reçu une ravissante opérette de Boulogne-sur-Mer, intitulée : *Pervenche*, un nom aussi frais et aussi poétique que la musique de M. ***, qui désire garder l'incognito jusqu'à ce que son succès soit constaté.

**

On nous écrit de Londres :

« La saison est splendide ici. La comparaison n'est certes pas à l'avantage de la France. Suprême élégance parmi les femmes de l'aristocratie ; équipages les premiers du monde !... théâtres éblouissants !... toutes les belles ladies en grande toilette !... La Patti, l'Alboni, Nilsson, Faure, Capoul, Nicolini obtiennent chaque soir de nouveaux succès. A partir de midi, dans Hyde-Park, une suite de voitures, d'amazones et de cavaliers se succèdent. On y remarque surtout Mme Musard, conduisant un attelage à quatre chevaux ; c'est un véritable tour de force, et l'aristocratie anglaise est dans l'admiration de cette adresse et de cette témérité. En outre de l'animation et des plaisirs que la ville de Londres offre chaque jour, l'arrivée du Shah de Perse a été un véritable événement. Il y a eu spectacle par ordre ; les loges se sont vendues jusqu'à 42 guinées, c'est-à-dire mille cinquante francs. Il y avait dans la loge du Shah, le Prince et la Princesse de Galles, le Grand-Duc héritier de Russie et sa femme, sœur de la Princesse de Galles, et tout une suite éblouissante. Le Shah de Perse attirait tous les regards, avec son aigrette, ses épaulettes et ses boutons étincelants de diamants. Ce qu'il y avait de plus particulier et de plus authentique, c'est que Mme Musard en avait tout autant, si ce n'est plus. Le Shah en a paru fort intrigué ; sa lorgnette ne quittait pas les diamants de Mme Musard. Il y avait concurrence ; le Shah ne s'y attendait certes pas. »

Notre correspondant de Londres ajoute ceci :

« En France, fera-t-on aussi bien les choses ? »

Nous lui répondrons que les fêtes en l'honneur du Shah de Perse sont déjà décrétées et organisées.

Il y aura :

1° Grand dîner de cent couverts, au palais de Versailles, dans la galerie dite des glaces ;

2° Grand bal donné à l'Élysée ;

3° Représentation de gala à l'Opéra ;

4° Grande revue de l'armée de Paris et de Versailles.

**

Le compositeur Carl Chesneau, auteur des *Soirées Parisiennes*, termine en ce moment un drame lyrique en quatre actes, dont le livret est de M. Henry de Crémont, et qui a pour titre : *Çamoens*.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE BAINS DE MER

Première Toilette. — Robe en crépon de l'Inde lilas de Perse, liserée et ornée de faille havane. — Cette toilette est très originale et très élégante, bien portée. La jupe décrit devant un tablier de cinq volants froncés surmontés d'un large dentelé de faille havane. Des nœuds de faille havane semblent arrêter ce tablier de côté. Par derrière la jupe s'étale en demi-traine, avec un très haut volant à larges plis d'orgue se terminant par une dentelle havane. Corsage Louis XV, à basques arrondies, garnies d'un petit volant lilas de Perse, s'ouvrant sur un gilet de faille havane. La basque de derrière se gonfle en pouff-tournure. Chapeau bergère en paille d'Italie, en panama ou en latania, avec ruban havane et plume lilas de Perse. Eventail géant de Duvelloy. Gants de Suède. Souliers Louis XV, en chevreau doré, avec nœud béarnais lilas et havane.

Deuxième Toilette. — Robe en faille réséda. — La première jupe, unie, décrit une demi-traine. La tunique paysanne, garnie d'un volant surmonté d'un gros rouleauté, se relève derrière en pouff en retombant en deux pans carrés tombant sur la traîne. Corsage ouvert en cœur, avec petites basques-gilet bordées d'un volant. Manches demi-larges se terminant par un volant et un nœud. Fourragère de passementerie réséda sur l'épaule. Fraîse de mousseline tuyautée et sous-manche de plissés de mousseline. Chapeau de paille de riz genre diadème, avec bord relevé doublé de faille rose. Sur la calotte, floraison d'églantines roses. D'un côté, nœud-cocarde en faille rose. Ombrelle de faille rose avec volant tout autour, avec semis de bouquets d'églantines et de grappes de réséda. Gants de Saxe gris-rosé. Souliers Louis XV, en chevreau réséda, avec nœud Pompadour en ruban rose et ruban réséda.

DESCRIPTION DE LA PLANCHE DE GUIPURE insérée dans le numéro du 15 juin.

N° 1. — Col en point de Venise.

On décalque le dessin sur de la toile ; on fait tout au point de feston, et lorsque le col est fini, on découpe la toile dessous les barrettes.

N° 2. — Bande assortie au col pour garniture de manches.

N° 3. — Bande pouvant servir au même usage.

N° 4. — Autre bande, pouvant servir de garniture pour rideaux, coussins, couvre-lit, édredon, etc., etc.

N° 5. — Dessins pour stores, rideaux et dessus de lit.

V. DE R.

Pour les articles non signés
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.



Lacrière imp. r. du Cherche Midi, 79.

N° 1098

1^{er} Juillet 1873

La Gazette rose

Toilettes de Dieppe

Toilettes de la M^{me} Gagelin Opigex - Chapeaux de M^{me} Herod - Peigne d'ivoire Espagnol.
 dit Giralt - Rubans de la Glaucuse - Mouchoirs de Chapron - Coiffure Régente de M^{me} de Vertus saurs.
 Peignes artistiques de Maxe-Gueylon - Eventails Duwelleroy - Foulards
 de l'Union des Jades - Chaussures de la Maison Souveut - Parfums et savons de toilette
 de la Maison Violet, fournisseur des Cours Étrangères.

